

LE MONNAYAGE GENTILICE DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE VU PAR LES ÉRUDITS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

PAR

JEAN-MICHEL SIMON

*agrégé de l'Université
ancien élève de l'École normale supérieure*

INTRODUCTION

Contrairement aux grands philologues du domaine classique, dont les conjectures sont toujours citées dans les apparats critiques, les vues et les hypothèses des numismates des XVI^e et XVII^e siècles sont tombées dans l'oubli, alors même que beaucoup de leurs interprétations sont arrivées, de manuel en manuel, jusqu'à nous. La présente thèse vise à retracer l'histoire intellectuelle d'une branche de la numismatique antique : la période républicaine a été choisie pour la variété et la difficulté de son monnayage qui pose encore aujourd'hui de nombreux problèmes. Conformément à la division intellectuelle de l'époque qui a séparé l'aspect iconographique de la médaille de l'aspect économique de la monnaie, seul a été étudié le livre de médailles. Les limites chronologiques (1500-1700) sont justifiées par le fait que tout au long de cette période la production numismatique emprunte presque exclusivement le canal du livre, tandis qu'au XVIII^e siècle, avec entre autres le *Journal de Trévoux*, l'article s'impose comme support de l'innovation scientifique.

SOURCES

Les sources sont avant tout imprimées ; il s'agit des livres de médailles conservés en général dans la série J au département des imprimés de la Bibliothèque nationale ou à la réserve du Cabinet des médailles. La liste de ces livres a été donnée sous forme de catalogue en annexe.

Les principaux manuscrits utilisés sont les suivants : Bibliothèque nationale, Cabinet des manuscrits, Baluze 299 et 305 (inventaire des médailles consulaires de la collection royale) et français 9534 (inventaires de collections particulières) ; Cabinet des médailles, Γ 13 (inventaire des médailles consulaires du cabinet du roi en 1685, rédigé par Rainssant et revu par son successeur Oudinot vers 1690) ; Bibliothèque de l'Arsenal, ms. n° 1019 (dessins de Jacopo Strada, Rome, 1564).

PREMIÈRE PARTIE

LE LIVRE DE MÉDAILLES

Géographie. — Le livre de médailles, souvent richement illustré, et orné assez fréquemment, dans les premiers temps, au moyen de gravures en camaïeu, est tributaire en premier lieu de la géographie du livre imprimé humaniste : Venise (avec le grand graveur Enea Vico), Lyon entre 1550 et 1562 (avec les deux grands éditeurs humanistes : Guillaume Rouillé et Jean de Tournes) et surtout, à partir de 1557, Anvers (marquée par la personnalité d'un autre grand graveur, Hubert Goltzius) dominent le XVI^e siècle. Rome vient loin derrière, tandis que Paris et Bâle sont curieusement absentes. Aucun grand centre ne se détache dans le domaine germanique.

Au XVII^e siècle, Anvers ne décline qu'à partir de 1650 ; Paris prend le relais : de 1660 à 1700 il est, autour des collections de Louis XIV, le plus important centre de réflexion et de production numismatique en Europe. En Italie, Rome, Venise et surtout, dans la deuxième moitié du siècle, Padoue, autour de son académie ; en Allemagne, Iéna, à partir de 1680, sont aussi des centres de publication et de réflexion. Mais c'est aux Pays-Bas que l'activité éditrice est la plus intense : rééditions et traductions en latin de livres et d'études qui ont parfois un siècle, quelquefois sous forme de grands *thesauri* comme celui de Graevius, y côtoient les publications d'auteurs français ou les contrefaçons d'éditions parisiennes. Se détachent : Amsterdam, Leyde, Utrecht, surtout à partir de 1670.

Langues et traductions. — Dans le domaine germanique et aux Pays-Bas, le latin reste durant toute la période la langue scientifique par excellence pour parler de l'Antiquité ; les écrivains étrangers sont traduits dans cette langue (qu'ils soient espagnols comme Antonio Agustin ou français comme Guillaume Du Choul et Charles Patin). Seuls les livres de vulgarisation, les livres d'images, se rencontrent en allemand ou en néerlandais. En France, la langue vernaculaire est largement dominante jusqu'en 1660 : après cette date, le latin est presque exclusivement employé (par Charles Patin, Pierre Séguin, Jean Foy-Vaillant, etc.). Vers 1690, une nouvelle répartition se met en place : les traités, répertoires et autres livres volumineux sont en latin tandis que les mêmes auteurs utilisent le français pour les contributions courtes, notamment les articles. En Italie, la langue vulgaire est bien représentée à côté du latin qui, comme en France, voit ses positions se renforcer à partir de 1660.

Les auteurs. — Au XVI^e siècle, les artistes graveurs ou dessinateurs, qui furent parfois aussi des marchands, comme Énea Vico, Hubert Goltzius ou Jacopo Strada, jouent un rôle moteur essentiel qu'ils perdront au XVII^e où seul eut une certaine importance Jacques de Bie. On relève une proportion très importante de médecins (particulièrement bien formés à la langue grecque), de jésuites et de chanoines ; nombreux sont aussi ceux qui ont reçu une formation juridique. Le numismate pur (dont André Morell est le type à cette époque) est très minoritaire : nombre d'entre eux se livre parallèlement ou principalement à des travaux philologiques, étudie l'épigraphie et les pierres gravées, la glyptique ou l'architecture.

Typologie. — Nous avons distingué dans la production de l'époque différents types de livre numismatique dont nous décrivons les principaux représentants afin d'établir les filiations :

— le livre de portraits tirés du monnayage antique, livre d'images à faible valeur scientifique (Andrea Fulvio en 1517, Jean Huttich, Guillaume Rouillé, Jacopo Strada, Hubert Goltzius, Diethelm Keller, pour ne citer que les plus anciens auteurs d'un genre florissant).

— les manuels qui traitent de la médaille antique d'une manière générale et s'adressent souvent aux débutants, en langue vernaculaire et dans un petit format : Énea Vico (1555), Sébastien Erizzo (1559), Antoine Le Pois (1579), Claude Chiflet sont les plus anciens.

— les pièces choisies : sélection de pièces dans une collection (le choix se fait le plus souvent au XVI^e siècle sur le critère de l'intérêt historique du commentaire ; au XVII^e, le critère de la rareté et de l'inédit devient prépondérant).

— les *corpus* qui recensent toutes les monnaies connues répondant à certains critères géographiques et chronologiques. La grande caractéristique des *corpus* du monnayage gentilice (appelé à l'époque médailles des familles) est d'être entièrement illustré ; au contraire les tentatives pour graver le monnayage impérial au XVI^e siècle se soldèrent toutes par des échecs : Vico ne dépassa pas Domitien, Lazius et Goltzius n'allèrent pas au-delà de Tibère. Le médecin Adolphe Occo réussit le premier à couvrir l'ensemble de la période impériale de Pompée à Heraclius dans ses *Impp. Romanorum numismata* (Anvers, 1579) mais le livre ne donne que des descriptions sommaires (qu'on appelait parfois index à l'époque) sans aucune gravure. Les *corpus* des monnaies impériales et des monnaies républicaines se recoupent partiellement : Pompée, César, les triumvirs et une partie du monnayage d'Auguste font traditionnellement partie des deux types de livres. Les deux manuels de référence réédités et continués au XVII^e siècle parurent d'ailleurs à deux années d'intervalle : au livre d'Occo sur le monnayage impérial fait pendant celui d'Orsini sur le monnayage gentilice : *Familiae Romanae quae reperiuntur in antiquis numismatibus* (Rome, 1577).

— l'histoire par les médailles est un genre qui fait son apparition au XVII^e siècle : elle suit l'ordre chronologique et repose sur le postulat que les médailles, qui sont d'époque, sont des sources plus fiables que les textes. Pour la période romaine le premier à tenter l'expérience est Tristan de Saint-Amant (*Commentaires historiques*, Paris, 1635).

— la contribution savante courte, ancêtre de l'article, ne fait véritablement son apparition qu'au XVII^e siècle et ne devient courante qu'à partir de 1660 avec l'*Epistola super dubiis quibusdam ad numos familiarum Romanarum Fulvii Ursini spectantibus* de Pierre Seguin (Paris, 1660). Auparavant, les plaquettes

servaient de support à des polémiques parfois acerbes autour de la parution et de la valeur de tel ou tel livre : il s'agissait de véritables pamphlets, comme ceux qu'échangèrent Tristan d'Amant et le Père Sirmond. A partir de 1660, sous forme de lettres d'érudit à érudit qui ne dépassent le plus souvent pas une trentaine de pages et peuvent être annexées à des livres plus importants sont traités tel ou tel problème particulier.

N'a pas fait l'objet d'étude dans ce chapitre le traité d'antiquaire où les médailles sont utilisées pour éclairer tel ou tel sujet thématique : religion (Du Choul), rites funéraires (Guichard), architecture triomphale (Bellori), vêtement antique, etc.

DEUXIÈME PARTIE

LA SCIENCE DES MÉDAILLES

Dénombrement par les contemporains. — Savot compte dans le répertoire d'Orsini (1577) 754 médailles, dont 12 en or, 657 en argent et 85 en cuivre. Charles Patin, en 1663, prétend donner 1037 médailles dont 42 en or, 741 en argent et 85 en cuivre. Le Père Jobert, au début du XVIII^e siècle, avance le chiffre de 1500 pour les seules médailles consulaires d'argent : ce dernier chiffre ne correspond pas tant à la découverte de nouvelles pièces qu'à un déclin très net de l'esprit critique : dans le *corpus* de Jean Vaillant (*Nummi antiqui familiarum Romanarum*, Amsterdam, 1703), les monnaies fausses ou imaginaires tirées des planches d'Hubert Goltzius, qu'avait pourtant éliminées Fulvio Orsini, font un retour massif.

Les origines. — Sur les origines du monnayage de bronze les antiquaires de la période sont tributaires des sources littéraires, en premier lieu de Pline l'Ancien (livre XXXIII), d'Ovide (livre I des *Fastes*) et de Macrobie (livre I des *Saturnales*) : beaucoup prennent pour argent comptant la vieille légende qui explique l'iconographie des as « Tête de Janus/Proue de navire » par l'histoire du vieux roi Janus qui aurait autrefois régné sur l'Italie. Il aurait le premier fait battre monnaie à son effigie et aurait rendu hommage à l'action civilisatrice de Saturne, en faisant représenter au revers de ses monnaies le navire qui amena le dieu en Italie. L'autre tradition rapporte que, le premier à Rome, le roi Servius Tullius émit des monnaies de bronze au type du *pecus*. Toutefois Fulvio Orsini pense que les as à l'effigie de Janus sont commémoratifs et très postérieurs à l'époque de Saturne, et les meilleurs numismates (Antoine Le Pois, Antonio Agustín et Jean Vaillant) constatent qu'ils ne connaissent pas ou très peu de pièces remontant à la période de l'as libral dont leur parle Pline. Claude Bouteroue dans ses *Recherches curieuses* est le premier à publier un lingot rectangulaire de bronze dont le type iconographique est un bœuf (il y en avait un exemplaire dans le cabinet de Sainte-Geneviève) : il le date évidemment de l'époque de Servius Tullius (on sait aujourd'hui qu'il ne saurait en aucun cas remonter au-delà du IV^e siècle avant notre ère).

Pline attribue les débuts du monnayage d'argent à l'année 485 de Rome (265) et aux consuls Caius Fabius et Quintus Ogulnius ; telle est l'origine du

mythe lancé par Goltzius et accepté par un grand nombre de numismates de l'époque (Le Pois, Erizzo et encore le Père Molinet à la fin du XVII^e siècle), à savoir que les premières pièces d'argent sorties de l'atelier du Capitole seraient Crawford 322/1 et 350A/1. Pourtant dès 1577, Fulvio Orsini donnait une excellente chronologie typologique : les deniers les plus anciens sont aux types « Rome casquée/Dioscures » et les victoriats sont à peu près contemporains.

Les dénominations et les marques de valeur. — Les marques de valeur ont été comprises et identifiées dès le XVI^e siècle : le meilleur exposé, notamment pour le système du bronze en est donné par Antonio Agustin dans ses *Dialogos de medallas* avec la conclusion qui s'impose, à savoir qu'il s'agissait bien des monnaies de l'Antiquité dotées d'un pouvoir libératoire. A noter toutefois une méprise propagée par Orsini et Agustin : ils pensaient que certains quinaires portaient la marque de valeur VIII en liaison avec les deniers marqués XVI.

Les magistrats monétaires. — L'épigraphie monétaire suffisait à prouver l'existence des *Illviri* (momentanément *Illlviri*) A.A.A.F.F. La date de création de ce collège de monétaires fit (et fait toujours) difficulté : le juriste Pomponius, seule source littéraire, semble la faire remonter au milieu du III^e siècle, mais longtemps cette magistrature ne sera pas mentionnée sur les monnaies. Orsini pense que le collège a été créé au temps de Cicéron et se sert du denier Crawford 393/1b pour soutenir qu'ils furent précédés par des *curatores denariorum flandorum*. Vaillant est d'avis que ce collège ne fut créé que sous la dictature de César et qu'auparavant tout ce qui concernait la monnaie était de la compétence des questeurs.

Les marques de contrôle et les incuses. — Les systèmes de marques monétaires ne furent ni recensés ni étudiés avant le *Thesaurus numismatum* de l'Anversois Abraham Van Goorle (page de titre datée de 1605) ; il n'eut d'ailleurs aucune postérité dans le livre de notre période : toutefois l'inventaire manuscrit de la collection royale en 1685 atteste que certains plateaux des médailliers de Versailles leur étaient consacrés. Van Goorle est aussi le premier à faire graver des monnaies incuses, qui sont des accidents de frappe, mais où certains voulurent voir des essais de coins.

La délimitation du corpus. — Le livre d'Orsini instaure le classement par *gentes* qui jusqu'au XX^e siècle sera repris par tous les auteurs sérieux : le critère d'appartenance au *corpus* est la présence du nom d'une grande famille romaine ; y rentraient donc à l'époque les monnaies coloniales comme celles des duovirs de Corinthe (certaines avec des légendes grecques), les restitutions de Trajan et les hybrides. Par suite de rapprochements iconographiques furent classées dans ce *corpus* certaines monnaies de l'année 68.

Les progrès du corpus. — Cette partie consiste en une description critique des principaux livres qui recensent les monnaies républicaines depuis Jean Huttich, qui donne à Strasbourg en 1537 trente-huit camaïeux de monnaies de la République classées chronologiquement d'après les fastes consulaires, jusqu'à Vaillant en 1703 (essentiellement ceux de Vico, Du Choul, Goltzius, Orsini, Van Goorle et Charles Patin). Le fait majeur est que par suite de son désir d'illustrer tous les noms des magistrats livrés par les Fastes capitolins par une ou plusieurs médailles, les trois quarts des médailles publiées par Hubert Goltzius dans ses *Fasti magistratuum* (Bruges, 1566) sont supposées ou falsifiées : cette publi-

cation trompa pourtant d'excellents numismates comme Le Pois ou Erizzo. Orsini n'en tint aucun compte et Charles Patin qui réédite Orsini en 1663 déclare que les deux tiers de ces pièces sont introuvables. Le prestige de Goltzius reste cependant immense et Vaillant reclassera toutes les monnaies gravées par Goltzius dans les différentes familles en précisant qu'elles sont « rares ». La numismatique romaine était revenue d'un siècle en arrière.

Les faux et l'esprit critique. — Beaucoup des faux de Goltzius, reproduits de livre en livre, étaient certainement des faux de gravure. Mais, parallèlement, l'industrie de la médaille pseudo-antique était florissante ; Vico se laissa tromper plusieurs fois, notamment par des padouanes ; Goltzius évidemment aussi. Notamment certaines forgeries complaisantes offraient aux amateurs les portraits de Scipion l'Africain, de Marius, de Sertorius, de Spartacus, de Labienus, de Virgile et de Mécène, de Cicéron, de Brutus et de Cassius, etc. : Du Choul s'est laissé prendre une fois et les érudits non spécialistes commirent des bévues (jusqu'aux XIX^e et XX^e siècles des pièces reconnues comme des forgeries au XVII^e ont été « retrouvées » et leur authenticité discutée). De bons savants du XVII^e siècle n'hésitaient pas à les insérer sciemment dans leur collection (cf. l'inventaire de la collection Rascas de Bagarris qui est entrée au Cabinet des médailles) ou leurs livres (Van Goorle dans son *Thesaurus numismatum*). Dans les gravures de cette époque, les forgeries numismatiques pullulent : l'esprit critique connaît toutefois un premier sommet avec Fulvio Orsini et Antonio Agustín, puis Louis Savot, Pierre Séguin, Ezechiel Spanheim et dans une moindre mesure Charles Patin.

La publication par la gravure. — Les meilleurs érudits avaient d'ailleurs conscience des limites de la gravure : on constate, illustrations à l'appui, quels avatars livresques put connaître la reproduction de certaines monnaies. À défaut de posséder l'original, on n'hésitait pas à recopier les gravures des prédécesseurs. C'est pourquoi André Morell se félicite des progrès que les livres de numismatique pourront tirer d'un nouveau matériau pour les moulages, l'ichtyocolle. Certaines exigences de fidélité à l'original dans la gravure s'imposent alors : on réclame des reproductions à l'échelle et non plus dans des cercles d'égal diamètre (Vico avait déjà appliqué ce principe mais il fut suivi très épisodiquement).

TROISIÈME PARTIE

MÉDAILLES ET HISTOIRE

La théorie. — L'utilisation des médailles dans la recherche historique est justifiée depuis l'origine par trois considérations :

1) Le témoignage de la médaille, vestige de l'Antiquité, est irréfutable. Il faut donc l'utiliser pour corriger la tradition manuscrite corrompue, d'autant que beaucoup d'érudits (Vico et Erizzo entre autres) y voient des sortes d'annales publiques métalliques que les anciens ont voulu léguer à la postérité. En outre la médaille enseigne la véritable orthographe antique, la paléographie, etc.

2) C'est un document figuré de premier ordre qui illustre tous les aspects de la vie matérielle de l'Antiquité.

3) En nous donnant les portraits des grands hommes du passé elle nous enseigne la vertu plus rapidement et avec plus d'agrément que les histoires.

Enfin les érudits ont admiré et étudié le code figuratif employé sur les revers et l'ont comparé à l'écriture sacrée des Égyptiens qui servait à noter les plus grands mystères : le monnayage de l'Antiquité classique est l'une des sources qu'utilise Valeriano Bolzani dans ses *Hieroglyphica*, sorte de dictionnaire du symbolisme.

La pratique. — Les premiers commentateurs (Lazius, Landi, Vico, Du Choul, Le Pois) expliquèrent les pièces une à une : s'ils réussirent souvent brillamment à illustrer tel ou tel aspect de la vie, de la religion ou des institutions antiques, ils achoppèrent souvent dans la quête du sens historique sur le problème de la datation, particulièrement ardu pour ce monnayage. L'utilisation des *Hieroglyphica* de Valeriano pour décrypter les symboles aboutit parfois aussi à des erreurs complètes : d'autant que c'est du sens ainsi décrypté de la pièce qu'ils se servaient pour proposer une datation. Le nouveau classement adopté par Orsini, s'il renonça aux prétentions à la chronologie, permit de replacer chaque monnaie dans un contexte éclairant, celui des traditions gentiles (cultes particuliers, origines de la famille, gloires familiales, etc.). Les savants qui marchèrent sur ses traces au XVII^e siècle (Séguin, Patin, Spanheim, Perizonius, Morell, etc.) purent ainsi atteindre dans l'exégèse de l'iconographie monétaire un niveau de connaissance assez voisin du nôtre : leur problème restait celui de la datation qui seule permettrait de nouveaux progrès.

Concurremment persistaient des méthodes exégétiques dépourvues de sens historique qui utilisaient massivement les textes astrologiques de la basse Antiquité ou les forgeries du pseudo-Bérose (Janus étant Noé, le bateau figuré au revers des as de la République devenait l'arche).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Sont éditées et annotées à titre de pièces justificatives les premières pages des inventaires de médailles consulaires du cabinet du roi (Baluze n° 299, avec les prix des monnaies) et Γ 13 du Cabinet des médailles ; quelques extraits du *Discours et roole des medailles* d'Antoine Agard (Paris, 1611) ; enfin l'inventaire de la bibliothèque numismatique du cabinet de M. Sibon (ms fr. 9534, fol. 41).

ANNEXES

Catalogue des livres de médailles utilisés. — Tableau des monnaies recensées dans les livres des XVI^e et XVII^e siècles et concordance avec le manuel de référence sur les monnaies républicaines d'Ernest Babelon. — Courtes notices biographiques des principaux numismates cités et étudiés dans la thèse.
